

POUR LE DIMANCHE

ENTRÉE

LA CIRCONCISION ET L'ÉPIPHANIE.

Sur l'Homme voyageur.

Surge, & accipe puerum & matrem ejus; & fuge in Ægyptum, & esto ibi usque dum dicam tibi. *Levez-vous, prenez l'enfant & sa mère; fuyez en Egypte, & demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en partir. Matth. 2. 13.*

EN lisant ces paroles de notre Évangile, je me suis ressouvenu, mes Freres, de ce que disoit autrefois le Prophète Jérémie, quand il voyoit en esprit le Verbe fait chair vivant & conversant avec les hommes. Eh quoi ! Seigneur, vous qui êtes l'espérance & le salut d'Israël (c. 14.) serez-vous dans votre terre comme un étranger à qui elle n'appartiendroit pas; ou comme un voyageur qui se détourne de son chemin, & qui entre dans une hôtellerie pour n'y demeurer qu'un peu de tems? Pourquoi serez-vous ainsi comme un homme errant & vagabond qui n'a point de demeure fixe? Et en effet, lors même qu'il étoit encore enfermé dans le sein de sa mère, il quitta sa patrie pour venir à Bethléem naître dans la pauvre étable;

LE DIM, ENTRE LA CIRC. ET L'ÉPIPH. 165.

où ses parens furent forcés de loger. Peu de tems après , il est emporté en Egypte , pour éviter la fureur d'Hérode. Il revient ensuite dans la Judée ; il y vit comme un inconnu , jusqu'au tems où il commence à prêcher l'Évangile ; & après avoir paru dans le monde trois ou quatre ans , il meurt , resuscite & retourne à son Pere. Ne sçavez-vous pas ce qu'il disoit parlant de lui-même ? Les oiseaux du ciel ont des nids, les renards ont des tanières ; & le Fils de l'Homme n'a point où reposer sa tête. Les Patriarches , dit l'Apôtre saint Paul , habitoient sous des tentes , & se regardoient comme des étrangers qui n'avoient point de demeure fixe sur la terre. Lorsque Joseph présenta Jacob son pere à Pharaon , Roi d'Égypte , quel âge avez-vous , lui dit ce Prince ? Les jours de mon pèlerinage , répondit ce respectable Vieillard , sont de cent trente ans , jours mauvais & en petit nombre. Eh ! mes chers Paroissiens , que sont donc les nôtres ? Qu'est-ce que notre vie ? un voyage de quelques jours. Nous le sçavons , nous le disons quelquefois ; mais bien loin de nous conduire comme des voyageurs qui ne font que passer sur la terre , la plupart des hommes y vivent & s'y attachent comme s'ils n'en devoient jamais sortir. Arrêtons-nous aujourd'hui à cette réflexion , & après l'avoir approfondie , tâchons , moyennant la grace de Dieu , de vivre & d'agir en conséquence.

P R E M I E R E R É F L E X I O N .

IL y a quarante , cinquante , soixante ans que je suis sorti du sein de ma mere , & que la main de Dieu m'a jetté , pour ainsi dire , sur cette terre , où j'ai passé successivement , & par un mouvement perpétuel d'un âge à l'autre , d'une situation dans une autre. J'ai vécu long-tems sans me connoître. Lorsque j'aurois pu m'étudier & me connoître , je me suis oublié moi-même ; & tout ce que je sçais aujourd'hui , c'est que je ne suis presque rien de ce que j'étois autrefois , & que bien-tôt je ne serai presque plus rien de ce que je suis maintenant.

Mon ame enveloppée d'abord dans les ténèbres de l'enfance , n'étoit sensible qu'au plaisir ou à la douleur des sens ; elle se réjouissoit ou s'affligeoit sans connoître la cause ni de sa douleur ni de sa joie. Mon corps recevant chaque année un nouveau degré d'accroissement , prenoit en même-tems une autre forme , de nouveaux traits , & une figure nouvelle , pendant que mon ame acqueroit d'autres idées & de nouvelles connoissances. Semblable à un voyageur , qui parcourt des pays différens , qui respire un nouvel air , qui voit de nouvelles productions , qui rencontre chaque jour des visages nouveaux , & des campagnes nouvelles.

Tantôt il trouve des pays fertiles , des campagnes riantes , un terroir délicieux ;

tantôt il traverse des montagnes arides , ne voit que des rochers , un terrain sec qui ne produit que des ronces & des arbrisseaux stériles. Aujourd'hui il voyage par un tems calme , un ciel serein , un air pur ; demain il verra tout-à-coup le ciel se couvrir de nuages , le tonnerre grondera sur sa tête , la foudre tombera autour de lui , il sera comme inondé par un torrent de pluie , ou accablé sous les coups précipités d'une grêle affreuse.

Les différentes auberges où il est obligé de loger , les personnes qu'il y rencontre , la maniere dont il est accueilli , traité , hébergé , lui fournissent chaque jour comme un spectacle nouveau & des scènes nouvelles. Le matin bien , le soir mal ; un jour attaqué par les voleurs , & sauvant à peine sa vie ; l'autre trompé par des filous , & réduits à mendier son pain. Voyageant tantôt avec des gens honnêtes , & recevant des complimens ; tantôt avec des gens grossiers , qui lui disent des injures ; exposé , en un mot , à des événemens de toute espèce , marchant toujours néanmoins , poursuivant sa route & arrivant enfin au terme de son voyage , d'où regardant derrière lui , il ne voit plus les peines ou les plaisirs de ce voyage que comme un songe qui s'efface peu à peu , se dissipe & s'évanouit.

Telle est notre vie , mes chers Paroissiens : le petit nombre d'années qui la com-

posent sont comme les journées d'un voyageur, qui se suivent & ne se ressemblent point, qui le portent continuellement dans de nouveaux lieux, lui offrent de nouveaux objets qui produisent de nouvelles idées & de nouvelles réflexions. Les différens âges de cette vie sont comme des climats différens dans lesquels nous voyageons; & de même que chaque pays a ses mœurs, ses coutumes, ses productions, ses incommodités & ses avantages; ainsi chaque âge a ses inclinations, ses goûts, ses occupations, ses peines & ses plaisirs. L'enfance est un pays, la jeunesse en est un autre, l'âge viril un autre, & la vieillesse enfin, ne ressemble presqu'en rien à tout ce qui l'a précédée.

Dans le premier on trouve les jeux & les ris; l'air y est pur & le ciel toujours serein; ou s'il s'y élève quelques petits nuages, ils ne s'y arrêtent point, & disparaissent aussitôt. Des mœurs innocentes, des manières naïves & enfantines, un langage aimable, une franchise qui ne se méfie de rien, & ne tend des pièges à personne; des jours sans afflictions, des nuits sans inquiétude, un sommeil tranquille: c'est une campagne émaillée de fleurs naissantes; c'est comme le matin & l'aurore de la vie. Ni les chagrins dévorans, ni les noirs soucis, ni aucune des passions qui souillent le cœur ou le troublent, ne sont connus à cet âge. Hélas!
qu'on

qu'on y passe rapidement! c'est le tems de la vie qui dure le moins; ce sont des plaisirs dont on jouit sans les connoître; on les goûte à peine, & quand ils sont passés, on ne s'en souvient que pour les regretter.

Arrive la jeunesse qui paroît comme un ciel nouveau & une terre nouvelle; c'est la Zone torride, un climat brûlant, un amas de soufre & de salpêtre. C'est une terre semée de fleurs, il est vrai; mais de fleurs empoisonnées, qui couvrent les serpens dont elle est remplie; qui cachent les précipices dont elle est environnée. Terre dangereuse! où il est si difficile de passer sans perdre la simplicité du cœur, la pureté des mœurs, & la paix de l'ame! Terre séduisante! où la plûpart des hommes enchantés par les faux plaisirs qu'elle leur offre, amassent des regrets dans le sein même de la joie, en cueillant des fleurs qui se changent bientôt en autant d'épines cuisantes dont ils se sentent piqués jusqu'à la mort. Age malheureux! dont le saint Roi David (*Psf. 24.*) pleura le reste de sa vie l'imprudence & les égaremens, & aux fautes duquel le saint homme Job (*c. 13.*) attribuoit en partie la cause des maux terribles dont il étoit accablé. Heureux & mille fois heureux, ô mon Dieu! celui qui, en traversant cette région brûlante, n'a point perdu de vue votre sainte loi! Heureux le jeune homme qui marchant à l'ombre de vos ailes, *dit à la Sagesse, vous êtes*

ma sœur, & à la Prudence, vous êtes ma bonne amie. Qui sôit de cette terre avec des mains pures, avec un cœur sans tache & sans remords; qui regardant derrière lui, après l'avoir passée, goûte les douceurs de cette manne délicieuse que vous avez promise, ô mon Dieu! à quiconque remportera la victoire. Ce passage, hélas! n'est encore que d'un instant; ces fleurs, ces belles fleurs sont bien-tôt fanées.

Aux passions de la jeunesse succèdent d'autres passions plus terribles encore & plus dangereuses. Plus terribles, parce qu'elles sont accompagnées de moins de faiblesse, & d'une plus grande réflexion; plus dangereuses, parce qu'elles prennent souvent le nom & les apparences de la vertu. Ah! c'est alors, mes Freres, que notre aveuglement & notre folie paroissent dans tout leur jour. Représentez-vous une troupe de voyageurs qui allant dans un certain pays où ils sont appelés pour recueillir une succession & des richesses immenses, s'amusent à toutes les niaiseries qu'ils rencontrent sur leur route, & perdent presque entièrement de vue la cause & le terme de leur voyage.

Les uns affamés d'or & d'argent, sont occupés nuit & jour à remplir leurs coffres; & sans jamais dire c'est assez, ils agrandissent leurs domaines, multiplient leurs possessions, accumulent des contrats. Il me semble voir un voyageur s'amusant sur le

bord de la mer à ramasser des pierres ou des coquillages dont il se charge inutilement ; qui lui font oublier le lieu où il va , & où il faut nécessairement qu'il arrive. Les autres enivrés, & peut ainsi dire enforcés par la vaine gloire de ce monde , font des efforts continuels pour s'élever au-dessus de leurs semblables , ayant toujours les yeux en haut & la tête levée pour monter d'étage en étage , sans jamais dire je suis monté assez haut. C'est un voyageur qui abandonne son chemin pour courir après des oiseaux qui volent , qui se laissent approcher , qu'il croit tenir & qui lui échappent.

Ceux-ci ont la fureur de bâtir & de construire ; ils élèvent , ils abbattent , puis ils élèvent & détruisent encore. Ceux-là faisant un Dieu de leur ventre , ne pensent qu'à boire & à manger , & ne sont jamais si contents qu'à la vue d'une table bien servie. C'est un voyageur insensé , qui s'amuse à tracer avec son bâton des figures sur le sable , où qui s'arrête & se fixe dans son auberge pour y faire bonne chère. Parcourez ainsi tous les états ; examinez les goûts différens & les différentes passions des hommes , vous trouverez par-tout des voyageurs imprudens , que tout dérange du droit chemin , que tout arrête , & qui ne pensent à rien moins qu'au but où ils doivent arriver.

Insensés que nous sommes ! nous nous arrêtons à tout , pendant que tout passe &

nous échappe, Le soleil dans sa course rapide, chasse devant lui nos jours, nos mois, nos années, & le soleil ne s'arrête jamais. Le tems qui nous porte sur ses aîles, dévide & roule avec précipitation le fil de notre misérable vie, & le tems ne s'arrête point. Il ne s'approche de nous que pour marquer sur notre front les années que nous avons vécu, & il nous crie en fuyant, que nous n'avons plus que très-peu de jours à vivre. Il flétrit notre teint, il ride notre visage, il change la couleur de nos cheveux; il en dessèche la racine & nous les arrache. L'homme se trouve tout-à-coup & sans s'en appercevoir dans ce dernier âge de la vie, lequel est comme un nouveau pays & un nouveau monde.

Tout change alors, tout lui annonce qu'il est sur le point d'arriver. Son esprit baisse, sa mémoire se perd, son imagination se refroidit, toutes les facultés de son ame s'affoiblissent. Ce qui le réjouissoit autrefois l'afflige; ce qui le rassuroit l'inquiète; ce qui lui plaisoit le choque & lui déplaît. Glacé sous les neiges qui couvrent sa tête abbatue, son corps se replie sur lui-même, tous ses membres s'affaissent; ses jambes affoiblies comme celles d'un voyageur fatigué, le soutiennent à peine: il chancelle sur les bords de sa fosse qu'il voit à ses pieds, Il semble se courber & tendre les bras à notre mere commune, qui ouvre

son sein pour le recevoir. Il y rentre enfin dépouillé de tout ce qu'il a ramassé sur sa route. La seule chose qu'il auroit dû voir, la seule qu'il n'a pas vue, ou à laquelle il a fait le moins d'attention, est alors la seule qu'il trouve, la seule qu'il voit, la seule qu'il lui reste : le tombeau.

Qu'est-ce donc que la vie de l'homme, & la vie la plus longue ? Le voyage d'un jour. Les maisons que nous bâtissons avec tant de soin, que nous meublons avec tant de sensualité, ne sont au fond que des auberges, où nous entrons le soir & d'où nous sortons le matin. Nos biens, nos places, nos charges ne nous appartiennent point en propre ; nous ne sommes tois qu'usufruitiers. La seule chose qui nous appartient, c'est la maison de notre éternité, dont nous prendrons possession en y arrivant, & que nous ne quitterons plus désormais pour la céder à d'autres. Ici-bas le tems & la mort sont les maîtres du logis ; ils nous y souffrent autant qu'il leur plaît ; puisqu'ils nous en chassent sans nous avertir, & quand nous y pensons le moins. Nous avons beau nous arranger, nous reposer, nous tranquilliser dans ce logis. On vient un beau matin nous dire, Monsieur, Madame, il faut partir ; il faut partir, mon ami ; & l'on nous met à la porte. D'autres sur le champ couchent dans notre lit, prennent notre place à table, s'emparent de nos meu-

bles, & de tout ce à quoi nous avons eu la folie de nous attacher. Ils en jouissent quelques instans; puis on les met dehors à leur tour. Les uns délogent, les autres arrivent, personne n'y est à demeure. *Generatio preterit & generatio advenit.*

Et dans cette misérable auberge encore, que n'a-t-on pas à souffrir? Les valets y sont les maîtres; les maîtres y sont esclaves; tout y est plein de voleurs. Je dis que les valets y sont les maîtres: nous devrions commander à nos passions, & nos passions nous commandent. L'orgueil nous domine, il nous balance, il nous berce, il nous élève pour nous faire tomber ensuite & nous écraser. L'ambition nous tourmente, l'avarice nous tourne la cervelle; l'impudicité nous abrutit & nous veautre dans la fange. Autant de passions, autant de maîtres impérieux & cruels qui nous lient, nous tyrannisent, nous font faire presque toujours ce que nous ne voudrions pas, & nous empêchent de faire ce que nous voudrions. C'est un voyageur qui est tirailé, entraîné à droite, à gauche, en avant, en arrière; que l'on attaque de tous côtés, & qui trouve par-tout des embûches. Eh! quel homme que ce voyageur? La foiblesse même. Le moindre bruit l'épouvante, un petit souffle le renverse, une pierre l'arrête, un papillon qui vole l'amuse; & l'homme dans la course, quand il se considère de près, ne peut que se faire pitié à lui-même.

Il sort du sein de la mere, dit le saint homme Job, comme une fleur qui sort du sein de la terre, qui paroît d'abord avec un certain éclat; mais qui bientôt après se fané, retombe aux pieds de sa tige, & rend à la terre ce qu'elle en a reçu. C'est une feuille dont le verd tendre réjouit d'abord la vue; mais cette couleur agréable passe bien vite: l'automne la dessèche & la jaunit, l'hiver la détache, elle devient le jouet des vents, & se perd enfin dans la terre qui l'a produite. C'est une fumée, un peu de fumée; une vapeur, une petite vapeur qui s'élève, s'épaissit, paroît quelque-tems dans les airs, se raréfie ensuite; se dissout, se dissipe, s'évanouit pour ne plus reparoître.

Si vous coupez un arbre, dit encore le Saint-Esprit au livre de Job, il pousse de nouvelles branches, il se couvre encore de feuilles, & sa racine ne meurt point: il n'en est pas de même à l'égard de l'homme qui marche dans une route par laquelle il ne repassera jamais. Les jeux de l'enfance, ces plaisirs innocens dont le souvenir réjouit encore notre imagination, ce tems aimable ne reviendra plus. La beauté, la vigueur, la gaieté, la force de la jeunesse, ne sont plus quand on est vieux, qu'un songe agréable qui s'est évanoui comme une ombre, & qu'il n'est plus possible de rattrapper. Il est donc vrai que cette misérable terre est pour nous un pays étranger

où nous nous arrêtons à peine, & dans lequel nous ne reparoîtrons jamais, quand une fois nous en serons sortis.

Allez après cela, mes Freres, vous tourmenter jour & nuit pour amasser du bien, vous faire une réputation, vous élever aux honneurs, bâtir des maisons, comme si vous deviez passer votre éternité en ce monde. Faites des projets, repaissez-vous de chimeres, établissez-vous ici-bas; mais établissez-vous-y donc de maniere qu'on ne puisse pas vous y disputer le terrain, & que vos terres, vos charges ne puissent pas vous être enlevées.

Retenez donc le tems qui fuit & qui vous emporte. Rompez, brisez sa faux, & coupez ses ailes. Arrêtez le soleil comme Josué; que le jour présent soit pour vous un jour éternel. Enchaînez les mois, les saisons & les années, afin que vous ne vieillissiez point. Empêchez vos cheveux de blanchir, votre peau de se rider, vos yeux, vos oreilles de s'affoiblir, vos jambes de chanceler; affermissez-vous sur vos pieds, lutez avec la mort; mettez à votre maison une garde qui l'empêche d'y entrer, comblez ce tombeau qui s'ouvre pour vous recevoir; résistez au tems qui vous y pousse, & à la mort qui vous y précipite.

Avare, avare, amassez, entassez, remplissez vos coffres: mais achetez donc des années, & ne mourez jamais. Ambitieux,

élevez-vous ; mais élevez-vous dont , & placez-vous au-dessus de la mort : qu'elle soit à vos ordres , qu'elle respecte vos jours & n'y touche point. Impudique , enivrez-vous de plaisirs ; mais rendez-vous votre chair incorruptible : faites qu'elle ne se desèche , qu'elle ne vieillisse pas. Retenez toute la vigueur de votre jeunesse , & que ce sang qui bout aujourd'hui dans vos veines , ne se refroidisse donc jamais. Que si tout cela est impossible , si nous sommes entraînés invinciblement vers la maison de notre éternité ; s'il n'est pas en notre pouvoir de toujours vivre , ni même de vivre long-tems ; si nous ne faisons que passer sur la terre comme des voyageurs qui s'en vont pour ne plus revenir ; mes Freres , mes très-chers Freres , la tête nous tourne , nous sommes des insensés d'y vivre & de nous y attacher comme nous faisons.

Mais enfin , à quoi peuvent aboutir tant de réflexions , & des réflexions si tristes ? Faut-il abandonner son état , ses biens , sa famille ? Et comme un voyageur se décharge de tout ce qui pourroit lui nuire & le retarder dans sa course , faut-il se dépouiller de tout pour ne penser qu'au tombeau , qui est le terme de notre voyage ? Non , mes Freres , non : l'Apôtre saint Paul ne dit point de ne pas user de ce monde ; mais il veut que nous en usions comme n'en usant pas , & que nous le regardions comme une figure

H v

qui passe. Telle est la conséquence, tel est le fruit que vous devez tirer de ce que vous venez d'entendre. User du monde & de tout ce qui est dans le monde comme un voyageur use de ce qu'il trouve sur la route. Car toutes les créatures, dit encore saint Paul, sont bonnes pour qui en fait l'usage qu'il doit en faire.

S E C O N D E R E F L E X I O N .

Vous remarquerez d'abord, mes chers Paroissiens, qu'un voyageur ne perd jamais de vue le terme de son voyage, qu'il s'entretient volontiers du pays où il va, de ce qu'on y fait, de ce qu'il doit y faire lui-même; qu'il ne cherche point à le fixer sur la route; qu'il profite chemin faisant de ce qui peut lui être utile à son arrivée dans le pays où il va fixer sa demeure. Tels seront aussi nos sentimens, & telle sera notre conduite si nous sommes sages.

L'ambition & l'avarice qui attachent si fort les hommes à la terre, sont un terrible aveuglement & des maladies bien cruelles. Eh! Monsieur, mettez-vous donc dans l'esprit que vous n'êtes qu'un voyageur en ce monde; & qu'une fois arrivé sur cette hauteur vers laquelle vous grimpez de toutes vos forces, vous découvrirez de nouveaux pays & d'autres objets qui produiront en vous de nouveaux desirs. Tenez-vous donc paisiblement dans l'état où la

Providence vous a placé. Remplissez-en les devoirs avec une fidélité constante, sans autre vue que le bien public, la gloire de Dieu & la sanctification de votre ame; de manière que si vous êtes ensuite placé plus haut, votre élévation soit le fruit de votre mérite, & non pas de vos efforts ambitieux, ni de vos intrigues. Jouissez tranquillement des avantages que vous procure votre position actuelle; & supportez-en les peines avec patience, comme un voyageur jouit des agrémens qu'il rencontre sur sa route, & en souffre aussi les incommodités.

Ne prévenez point le tems, ne hâtez point la course par vos desirs & vos inquiétudes. Hélas, hélas! il ne coule que trop vite, il coule pendant que nous parlons, & nous entraîne vers l'éternité. Laissez-vous donc conduire à ce tems & à la Providence qui règle tout, qui élève & qui abaisse comme il lui plaît. Vous n'êtes qu'un oiseau de passage; plus votre nid sera commode & agréable, plus vous aurez de peine à le quitter. La mort, la cruelle mort a tendu ses filets tout autour; il faut nécessairement que vous y tombiez; & cette chute vous sera d'autant plus sensible, elle sera d'autant plus dangereuse que vous tomberez de plus haut. Ne perdez donc pas de vue la fin qui vous attend; elle approche; vous avez beau ne pas y penser, elle ne s'en approche pas moins. Vous y arrive-

rez tout-à-l'heure, vous y touchez, vous voilà dans le tombeau & devant Dieu.

Avare, que prétendez-vous avec tout cet or que vous amassez sur la route. Je ne demande pas ce que vous en faites; tout le monde fait que vous n'en faites rien. Je ne dirai pas qu'il vous charge, qu'il vous accable au point que vous ne sauriez faire un pas dans le chemin du ciel: mais je dis, qu'en ferez-vous en arrivant dans la terre où vous allez entrer? Vous voyagez, & vous voilà bientôt rendu dans votre véritable patrie. Mourrez-vous avec votre bourse pendue au cou? Faudra-t-il enfermer ce trésor dans le cercueil avec votre cadavre? vous le présenterez peut-être à votre Juge: Eh quoi! grand Dieu, est-ce donc avec de l'or & de l'argent que l'on appaise votre justice, que l'on se rachète de l'enfer & qu'on achete le paradis, quand on parait devant vous les mains vuides des bonnes œuvres à quoi cet or & cet argent auroient dû être employés?

Aveugles, aveugles! Nous ne voyons point, nous oublions qu'en arrivant dans cette nouvelle terre, nous ferons dépouillés à la porte, de tout ce que nous possédons ici bas: que nos maisons, nos champs, nos prés, nos vignes, nos charges, nos revenus, ne sont que comme les équipages des voyageurs, qui vont dans un pays où tout cela leur est parfaitement inutile. Je

me trompe, nous y porterons tout; le riche y entrera & paroîtra devant Dieu avec ses richesses; le pauvre avec sa misère & ses haillons; le Magistrat avec la balance de la justice; le Militaire avec ses armes; & tout cela pour servir à notre bonheur ou à notre malheur éternel, suivant l'usage que nous en aurons fait dans ce monde. Il faut donc en revenir à ce que saint Paul disoit tout-à-l'heure: toute créature est bonne pour qui en use sagement & selon Dieu.

L'Évangile dit: malheur aux riches; & l'Esprit-Saint a dit, bienheureux le riche qui a été trouvé sans tache. L'Évangile dit: heureux sont les pauvres; & l'Esprit-Saint, dit: malheur au pauvre inquiet & superbe. L'Évangile a dit: heureux sont ceux qui pleurent, malheur à ceux qui rient; & l'Esprit-Saint dit qu'il faut nous tenir contents & nous réjouir pendant la vie en faisant le bien. Qu'est-ce que tout cela signifie? Cela signifie, mes Freres, que les bienfaits de la Providence sont répandus sur notre passage, comme des provisions préparées pour les voyageurs, & qui peuvent devenir par l'usage que nous en faisons, l'instrument de notre salut ou la cause de notre perte.

Réjouissez-vous donc, Monsieur, à la vue des biens dont la Providence vous a comblé. Si vous y attachiez votre cœur, si vous y mettiez votre confiance; si vous

les faifiez servir à la vanité, au luxe, à l'ambition, au libertinage; si par un esprit d'ostentation ou de sensualité, vous appelez nécessaire ce qui est superflu; ou, si par un esprit d'avarice vous regardiez comme superflu ce qui est véritablement nécessaire; si tenant un registre exact de vos revenus & de votre dépense, suivant le conseil que nous donne le Saint-Esprit, vous n'avez pas sans cesse la loi du Seigneur devant les yeux, comme devant lui rendre compte de tout; certes, vos richesses vous perdroient, & bientôt vous iriez joindre le mauvais riche dans les enfers.

Mais non; vous êtes chrétien, vrai disciple d'un homme-Dieu, qui pour être le modèle des pauvres & des riches, des petits aussi bien que des grands, parce qu'il est le Sauveur de tous, a réuni dans sa personne la pauvreté avec les richesses, la grandeur & les humiliations. Vous êtes riche, mais votre cœur est pauvre; vous possédez de grands biens, mais vous n'y êtes point attaché; c'est-à-dire, que si la main qui vous les donne jugeoit à propos de vous en priver, vous ne laisseriez pas pour cela de la bénir & de lui rendre mille actions de grâces.

Ces richesses sont dans vos mains comme dans les mains de Dieu; les instrumens de la bonté, de la miséricorde, de la bienfaisance que vous exercez en faveur des mal-

heureux. En faveur de cet ouvrier à qui vous faites gratuitement des avances qui le mettent en état de gagner un pain qu'il auroit été forcé de mendier; en faveur de cette veuve que vous aidez à sustenter, à élever sa pauvre famille; en faveur de ces misérables orphelins à qui vous faites apprendre un métier sans lequel ils auroient été exposés à en faire un autre, qui est vraiment l'opprobre de l'humanité. Ministre de la Providence qui nous fait l'aumône à tous, mais qui veut que nous mangions à la sueur de notre front le pain qu'elle nous distribue; vous avez soin que vos aumônes soient en même-temps le salaire du travail de ceux à qui vous les faites, quand ils sont en état de gagner leur vie.

C'est ainsi, & de mille autres manières que les riches, quand ils sont sages, voyant qu'ils seront bientôt dépouillés de tous leurs biens, se pressent de les échanger contre d'autres plus précieux qui leur ouvriront la porte du ciel, lorsqu'ils sortiront de ce monde. Qu'ils sont heureux ! ils peuvent avoir tout le mérite de la pauvreté, sans éprouver ce qu'elle a d'humiliant. Ce sont des voyageurs portés dans une voiture commode & agréable; mais dont la route est marquée par leurs bienfaits; ils les répandent à droite & à gauche; ils tendent les deux mains à ceux qui implorent leur assistance; ils s'arrêtent, ils descendent, ils s'ab-

baissent jusque dans la poussière, pour secourir les malheureux, ne voyant dans leur personne que des hommes semblables à eux, & les compagnons de leur voyage.

Voilà sans doute de beaux sentimens & une conduite admirable ! Quel est le riche, pour peu qu'il soit homme, qui ne voulut être ainsi fait ? Et néanmoins, quel est le riche qui soit ainsi fait. Notre Seigneur, en parlant des Docteurs de la Loi, disoit qu'ils avoient la clef de la science, & qu'ils n'y étoient point entrés ; ne pourroit-on pas dire aussi à la plûpart des personnes riches, qu'ils ont la clef du ciel & n'y entrent point, qu'elle devient au contraire dans leurs mains la clef de l'enfer ? Et cela, faute de penser qu'ils voyagent, que leurs maisons ne sont que des tentes, que la trompette va sonner bien-tôt, qu'il faudra plier bagage, se dépouiller de tout, partir, & paroître devant Dieu.

Et vous, mes pauvres Enfans, qui d'un bout de l'année à l'autre, souffrez successivement toutes les incommodités, toutes les humiliations d'une condition misérable, consolez-vous. Ces miseres sont des miseres d'un jour : vous n'êtes-là qu'en passant comme des voyageurs que le hazard, ou plutôt la Providence a conduit dans une mauvaise auberge. Encore un peu de tems, & vous arriverez dans votre patrie, où vous serez élevés en gloire autant que vous êtes

humiliés dans cette vallée de larmes, si vous savez conserver jusqu'à la fin, la foi & la patience des élus. Encore quelques pas dans ce chemin qui vous paroît si désagréable, & vous entrerez dans le séjour du repos. Vous passerez encore quelque petite montagne; vous traverserez encore quelque petit désert; vous souffrirez encore un peu la faim, la soif, les incommodités de la vie. Mais tout cela va finir, vous êtes sur le point d'arriver dans une terre où coulent des ruisseaux de lait & de miel, une terre qui produit tous les biens ensemble, & d'où toutes les misères sont bannies. On ne connoît dans cette nouvelle terre, ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni le travail, ni les fatigues, ni les chaleurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver: c'est un repos, ce sont des plaisirs, une joie, un bonheur dont vous ne verrez jamais la fin.

Regardez-là donc, mes chers enfans; cette terre bienheureuse, au lieu d'arrêter votre vue sur ceux qui étant placés dans une condition différente de la vôtre, peuvent vous paroître plus heureux. Gardez-vous de murmurer, comme les Israélites dans le désert par où Moïse les conduisoit, en les exhortant comme je vous exhorte. Vous savez qu'ils furent exclus de la terre promise, à cause de leurs murmures. Eh! puisque vous êtes forcés de souffrir pendant ce court passage, souffrez du moins de manière que

vous n'avez point à souffrir ensuite éternellement.

Plus on réfléchit là-dessus, mes Freres, plus on est étonné que les hommes puissent s'affliger ou se réjouir sérieusement d'autre chose, que de ce qui peut contribuer à les rendre heureux ou malheureux dans l'autre monde. On vous a dit des injures, on a noirci votre réputation, vous avez perdu votre bien, vous avez du chagrin, vous souffrez des douleurs aiguës & continues. Tout cela n'est rien, puisque tout cela va bien-tôt finir. Que sont-ce que les paroles & les discours des hommes à quoi vous êtes si sensibles? C'est un peu de vent qui incommode un voyageur, une petite bourasque qui le tourmente quelques instans, le cri de quelque animal qui l'effraie. Marchez toujours, mon Enfant, que cela ne vous afflige point, vous voilà bien-tôt arrivé dans le lieu de la vraie paix.

Quelques accidens que puisse essuyer un voyageur dans sa route, ne s'en console-t-il pas toujours par l'espérance de revoir bien-tôt sa patrie? Et si les peines qu'il souffre ne servent qu'à lui assurer & augmenter le bien-être dont il espère jouir à son arrivée, ses peines ne lui causent-elles pas plus de joie que de tristesse. Mais n'est-ce pas là ce que disoit l'Apôtre Saint Paul aux fideles? Pour un moment de tribulation, vous recevrez une éternité de gloire. La vie la plus

longue n'est qu'un moment, & un moment passe bien vite. Mais l'éternité est l'éternité.

C'est-là, mes chers Paroissiens, la seule consolation vraiment solide que nous puissions avoir dans les peines de cette vie. J'habite un pays étranger, ce n'est point ici ma demeure, & il seroit inutile par conséquent que je m'arrêtasse aux biens ou aux maux que l'on y trouve. Quand j'aurai bien couru après les honneurs; quand je m'attacherai aux richesses; quand je me serai fait un nom illustre; quand je me serai enivré de plaisirs; qu'est-ce que tout cela pour un voyageur qui passe? Qu'est-ce que la réputation la plus brillante & toutes les louanges que nous pouvons recevoir en ce monde? Les complimens que se font des personnes qui voyagent ensemble; ils se quitteront demain, & ne se souviendront plus de ce qu'ils ont dit. Que je laisse de grands biens à mes héritiers, ou que je leur en laisse peu, ou point du tout. Qu'on parle de moi quand je ne serai plus ici, ou que l'on n'en dise rien, qu'est-ce que tout cela me fait? Je voyage, je passe sur la terre; tout ce que je trouve sur ma route ne doit par conséquent me toucher qu'autant qu'il peut m'être utile ou me nuire dans l'autre vie.

Voyez-vous cette quantité prodigieuse d'hommes, de femmes, d'enfans, de vieillards qui remplissent les villes & les campagnes; Les uns sont habillés d'une façon,

les autres d'une autre : ils ont toute sorte de mœurs , toute sorte de figures & de langage ; les uns courent & se donnent beaucoup de mouvemens ; les autres se reposent & sont tranquilles : les uns amassent , les autres dissipent ; les uns bâtissent , les autres détruisent ; les uns rient , les autres pleurent ; les uns meurent de faim , les autres sont ivres ; les uns se battent , les autres se caressent. Qu'est-ce que cette fourmilier ? Une troupe de voyageurs qui s'en vont tous dans les vastes & immenses pays de l'éternité. Les uns suivent la grande route , les autres marchent dans un petit sentier : ceux-ci se cachent dans les bois , les autres courent à travers champs : mais tous vont , tous sont entraînés malgré qu'ils en aient , & quoiqu'il leur arrive. Qu'un homme voyageant sur mer dans le vaisseau qui le porte , soit élevé sur le tillac , ou caché à fond de côle ; qu'il soit à son aise dans une pièce séparée , ou confondu dans la foule , qu'il dorme ou qu'il veille , qu'il se querelle , ou qu'il vive en paix ; il avance toujours , il est emporté , il vole vers le port.

O ma patrie , ô ma chere patrie ! serois-je donc insensé au point de vous perdre de vue pour quelques poignées d'or & d'argent , pour quelques arpens de terre , pour un peu de fumée ? serois-je semblable à un enfant qui vendroit l'héritage de ses peres pour un château de cartes , pour un rien ;

ou comme Esaü qui vendit son droit d'aînesse pour un misérable plat de légumes ? Ah ! que ma langue s'attache à mon palais , plutôt que je vous oublie. J'irai dans la maison du Seigneur ; c'est-là la seule pensée qui puisse me procurer une véritable joie. Qu'on ne parle pas , ni d'amasser des richesses , ni de m'élever aux honneurs , ni de m'attacher à quoi que ce soit sur la terre ; mais bien de cette ville sainte bâtie sur des fondemens éternels , qui seule mérite le nom de ville & de royaume. *Ædificatur ut civitas*. Celles que l'on bâtit , & où l'on demeure ici bas , ne sont que des tentes dressées pour quelques jours , & comme les cabanes des pasteurs. Le monde entier n'est qu'une figure qui passe dans un instant ; & tous les biens , tous les plaisirs qu'il renferme , ne sont que des biens & des plaisirs en peinture. Les vrais biens , les vrais plaisirs , la vraie gloire sont dans la céleste Jérusalem. C'est-là que tous les vrais Israélites m'ont précédé , c'est-là qu'ils reposent & qu'ils m'attendent. Qu'on ne me parle donc pas d'autre chose.

Vous direz peut-être , mes Freres , que ce ne sont-là que les pieuses exclamations d'un homme qui a l'imagination échauffée. Mais s'il n'est pas vrai à la lettre que vous & moi ne soyons que des étrangers & des voyageurs sur la terre , comment appellerons-nous donc ce court espace de tems

qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'au moment où je parle ; & qui doit s'écouler encore depuis ce moment , jusqu'à celui où nous descendrons dans le tombeau ? Un homme qui passe dans les îles pour faire fortune , dans le dessein de revenir ensuite dans sa patrie , ne se regarde-t-il pas dans les îles comme un voyageur & un étranger ? Quelle différence y a-t-il donc entre lui & nous ? Il n'y en a que du plus au moins. Cet homme fait un voyage de dix , de quinze , de vingt années ; & quand nous aurons poussé notre carrière au-delà même des bornes ordinaires , nous n'aurons fait qu'un voyage un peu plus long que le sien.

Interrogez ce vieillard de quatre-vingt ans , qui est au lit de la mort , & qui va descendre dans le tombeau. Mon ami , que pensez-vous de cette vie dont vous allez voir la fin tout-à-l'heure , & comment la regardez-vous ? Comme un voyage de quatre-vingt ans ; & ce voyage de quatre-vingt ans me paroît aujourd'hui comme un songe qui n'a duré qu'une nuit. J'arrive , je me retire , j'entre dans ma patrie , adieu ; je vais déposer dans le sein de la terre ce corps qu'elle m'avoit donné : je le lui rends , & mon âme dégagée de cette prison , retourne à celui dont elle est sortie. Quatre-vingt années ne sont qu'un point , un point infiniment petit dans la durée des siècles ; un

point imperceptible dans les abîmes incompréhensibles de l'éternité.

Et après cela, mes Freres, nous nous tourmenterons jour & nuit pour être plus ou moins heureux dans cette vie prétendue ! nous nous laisserons dominer par l'ambition, ronger par l'avarice, corrompre par les plaisirs, abattre par les chagrins, dévorer par les soucis & par les inquiétudes ? Nous embrasserons, nous tiendrons à deux mains cette terre qui nous échappe ? Nous nous colerons contre cette ombre, & nous perdrons de vue cette éternité qui est derrière nous, & nous pousse ; qui est devant nous, & nous attend ?

Ah ! mon Dieu, s'écrioit le saint Roi David, détournez mes yeux, de peur qu'ils ne soient éblouis par la vanité de cette figure qui passe ? conduisez-moi, tenez-moi par la main dans cette voie où je suis obligé de marcher. Armez-moi vous-même comme un voyageur qui a une route pénible & dangereuse à faire. Que votre vérité opposée à tous les mensonges qui nous environnent, à cette fable du monde qui nous amuse, que votre vérité soit à mon ame ce qu'est à un voyageur la ceinture qu'il met autour de ses reins : qu'elle affermissé mes pas & me retienne dans les bornes étroites de la sagesse & de la justice, de maniere que faisant servir à ma sanctification les biens & les maux de cette vie passagere, j'amasse

toute sorte de bonnes œuvres, comme les seules richesses qui me resteront en arrivant au terme de mon voyage, pour me rendre éternellement heureux dans la terre des saints, ma véritable patrie; daigne le Pere des miséricordes vous y conduire tous par sa grace, mes chers Enfans: c'est le bonheur que je vous souhaite par-dessus tout. Au nom du Pere, . &c.



POUR